

Un beau grand vertige Commentaire critique

Miron : un homme revenu d'en dehors du monde de Simon Beaulieu, Québec, 2014, 75 min

Nicolas Gendron

Volume 32, numéro 2, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71417ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2014). Compte rendu de [Un beau grand vertige : commentaire critique / *Miron : un homme revenu d'en dehors du monde* de Simon Beaulieu, Québec, 2014, 75 min]. *Ciné-Bulles*, 32(2), 10–11.



Un beau grand vertige

NICOLAS GENDRON

« Tous les pays qui n'ont plus de légendes seront condamnés à mourir de froid. » La phrase est lucide, coupée au couteau, tel un appel à la survivance. Les images en noir et blanc vont et viennent, triturées d'effets photographiques 16 mm; réalité tordue, pellicule aussi malmenée que brodée par des doigts agiles. Nous sommes dans une salle de séjour ou de lecture, une musique inconnue remplit l'atmosphère. La caméra s'avance jusqu'à sortir par la fenêtre, dans un plan mystérieux que n'aurait pas renié Michael Haneke. C'est le début d'un beau grand vertige, des souvenirs d'enfance aux illusions perdues, dans un savant déluge d'archives réglées comme du papier à musique.

Exit le documentaire biographique dont Simon Beaulieu était jusqu'ici un fier représentant, ayant d'abord livré **Le-moyne** (2005), sur le peintre du même nom, puis le très soigné **Godin** (2011), sur le politicien-poète. Ce **Miron : un homme revenu d'en dehors du monde** s'inscrit directement dans la lignée de **La Mémoire des anges** de Luc Bourdon, non sans tracer ses propres sillons, en empruntant énormément à la banque d'images quasi inépuisable de l'ONE, à des films phares (**On est au coton**, **Les Raquetteurs**, **À Saint-Henri le cinq septembre**), aux chutes de productions plus obscures, mais aussi aux voûtes audiovisuelles de Radio-Canada. D'autres avant Beaulieu ont osé un hommage à Miron,

de Roger Frappier (**Les Écrivains québécois : Gaston Miron**) à André Gladu (**Les Outils du poète**), du poète Gaëtan Dostie (**Le Pays rapaillé**) à Antonio Pierre de Almeida (le récent **Rapailler l'Homme**, autour de l'aventure musicale des *12 Hommes rapaillés* qui, immense merci à Gilles Bélanger et à Louis-Jean Cormier, a redonné à sa poésie une puissante part de lumière).

Si de Almeida avait travaillé de façon impressionniste pour rendre justice à l'œuvre du poète de Sainte-Agathe-des-Monts et à sa nature mouvante, parce que « la vie s'en va, comme le sol se dérobe », Beaulieu pousse la logique à son paroxysme. Il place d'entrée de jeu

une humble citation de Miron — « Je demande pardon aux poètes que j'ai pillés... » — pour se dédouaner en quelque sorte d'en faire autant avec les films des cinéastes et des documentaristes d'il y a deux générations, dont il extrait le suc et la sève, arpétant leurs plans les plus évocateurs de notre identité québécoise, pour peu que l'on veuille toujours croire en son unicité.

On navigue de la couleur au noir et blanc, et vice-versa, mais là n'est pas l'important. Se tisse tout du long, avec la voix *off* de notre « poète national » qui livre dignement ses écrits, un monumental portrait de famille : du collègue classique à la cour d'école, de la campagne à la ville, des mineurs aux draveurs, du barman à l'agriculteur, de la soirée canadienne à l'émeute populaire, du sermon du curé à la partie de hockey, des adieux sur le quai de la gare aux assemblées citoyennes, bref de l'intime au collectif, du micro au macro. Il suffit de citer quelques films au générique pour convoquer à l'écran la noblesse des petites gens et la richesse de notre territoire : **De père en fils, Dans nos forêts, Téléspore Légaré, garde-pêche, Les Filles du roi, Du grand large aux grands lacs**, etc.

La proposition de Beaulieu est à ce point radicale, à des lieux du poème filmé ou de l'hagiographie, que le visage de Miron n'apparaît qu'à la 17^e minute, et encore, on ne s'attarde guère à ses qualités de tribun, aussi incisives ou investies soient-elles, que ce soit à la Nuit de la poésie, lorsqu'il reçoit le Prix Duvernay ou quand il appelle à la désobéissance civile au nez de la police. Cette construction est tout sauf anodine : si Miron semble jouer un rôle de figurant dans cet essai qui porte son nom, c'est d'abord parce que c'est sa voix, au propre comme au figuré, qui s'impose et prend toute la place. Le tourbillon d'images a beau être structuré et monté de main de maître, on s'accroche forcément aux mots, pour la plupart tirés du célèbre recueil *L'Homme rapaillé*,



de « La marche à l'amour » à « Compagnons des Amériques ».

Des associations d'idées paraîtront plus évidentes — l'analphabétisme du grand-père de Gaston, qui le plongeait « dans le noir », débouche dans les mines —, mais les échos se démultiplient presque à l'infini. Au « seuil de maturité ou d'autodestruction » de notre peuple, on fait face au brouillard des manifestations, à la ferveur de la rue, au fracas des roches-projectiles. Dans ce *crescendo* des souvenirs déçus, du « Gens du pays » entonné à l'élection de René Lévesque aux images furtives du second référendum sur la souveraineté — celui-là même qui a pour ainsi dire achevé les troupes, Miron le premier —, quelques temps d'arrêt permettent de souffler. Un

noir, ça et là. Un couple qui danse en silence. Gaston qui chantonne et joue de l'harmonica, après avoir récité une litanie de jurons sur une glissade de violon.

Le supplément d'âme de l'ensemble tient aussi beaucoup à la manière dont Karl Lemieux et Daïchi Saïto texturent la pellicule photo pour en altérer l'essence, qui en semblant l'abîmer, qui en l'embrouillant ou en révélant son négatif. L'émeute prend alors une autre allure, les visages deviennent anonymes et la violence des arrestations arbitraires en est masquée, camouflée. Les enfants se font fantomatiques; le couple dansant, taché de mille scories à l'écran, se transforme en métaphore de notre valse-hésitation politique. Jusqu'à ce que le projecteur fasse mine de dérailler. Les images s'emballent, la voix aussi, plus à l'attaque; les couleurs se détraquent, dans un délire visuel de pellicule qui s'amoncele et passe au tordeur de notre mémoire collective. Retour à la salle de lecture du tout début. Mais on n'y est pas « revenu pour revenir ». Pour faire mentir joyeusement Miron, qui craignait plus que tout d'écrire pour des Québécois qui, 30 ans plus tard, n'existeraient plus, des artistes et des hommes d'aujourd'hui font acte de souvenance, de ces hommes de la race « des bêtes féroces de l'espoir ». 



Québec / 2014 / 75 min

RÉAL. ET SCÉN. Simon Beaulieu **EFFETS SPÉCIAUX ET EFFETS PHOTOGRAPHIQUES** Karl Lemieux et Daïchi Saïto **MUS.** Simon Bélair **MONT.** René Roberge **PROD.** Isabelle Couture, Esperamos Films **DIST.** Les Films du 3 mars